

Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss
journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 48 (1989)

Artikel: Le médium et son esprit : pour une sémiotique des technologies du
savoir

Autor: Widmer, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-883085>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aspects culturels et sémiotiques/ Kulturelle und semiotische Aspekte

Studia Philosophica 48/89

JEAN WIDMER

Le médium et son esprit:

Pour une sémiotique des technologies du savoir¹

Si au lieu d'avoir l'habitude de dessiner avec des crayons ou des plumes, nous nous servions de pinceaux? Les lignes et points qui apparaissent clairement dans notre technique apparaîtraient comme limites entre deux couleurs et comme intersection entre deux limites de couleurs.

L. Wittgenstein (1984: I, 47) commente cet exemple pour souligner que des notions centrales, en l'occurrence la distinction entre fond et forme, ont des bases perceptuelles dans les faits naturels. Son exemple indique une relation entre concept et percept, mais il omet de dire que les manières de dessiner sont des manières de représenter, des médias. S'il avait tenu compte de ce fait, son exemple aurait alors été une invitation à considérer les relations entre l'histoire des techniques de représentation et l'histoire de certaines notions. La question ne porte ainsi plus sur une relation entre perception et nature, mais sur une relation entre perception et médium, un problème sémiotique: comment les techniques utilisées par les gens pour se dire le monde et eux-mêmes influencent-elles ce qu'ils en disent?

Quelle relation y a-t-il entre l'histoire des notions et celle des techniques de représentation ou formes d'inscription? L'histoire et le fondement des concepts, une préoccupation philosophique fondamentale, a pris ces dernières années une actualité inattendue dans diverses disciplines des sciences humaines. La psychologie a rencontré ce thème en développant ses recherches sur les savoirs opérationnels, en particulier dans les recherches intercultu-

¹ Ces idées furent présentées pour la première fois dans le cadre d'un séminaire de l'Institut d'études anthropologiques de la fondation Lucerna, séminaire dirigé par le prof. A. Wildermuth, que je tiens à remercier. E. Véron (1988) a inspiré ma propre extension de la sémiotique de C. S. Peirce, même si nos idées divergent sur certains points.

relles; la pédagogie avec la question du transfert des connaissances formelles²; la sociologie en cherchant les rapports entre savoirs formels et savoirs opérationnels, entre objectivité des faits sociaux et pratiques quotidiennes³; le développement du programme dit dur de la sociologie des sciences l'amena à thématiser les relations entre les conditions réelles du travail scientifique et la production de faits scientifiques⁴.

La linguistique voit ses propres notions mises en cause, notamment l'autonomie de la langue par rapport à la parole, autonomie parfois postulée pour fonder la discipline elle-même. En quoi cette autonomie n'est-elle que la récupération du travail idéologique des grammairiens du temps jadis, en quoi est-elle l'étude d'une norme sociale plutôt que d'un fait social, norme qui dicte la parole séante et fournit les critères pour les différences sociales utiles à la légitimation des inégalités? L'étude de l'oral et de textes non littéraires révèle les limites des séparations entre opérations logiques et rhétoriques.

Mais c'est en anthropologie sans doute que fut pour la première fois posée avec le plus de vigueur, et quelques outrances aussi, la question des relations entre forme d'inscription et histoire des concepts et des institutions (J. Goody, I. Watt, 1963). Les travaux subséquents, tout en nuancant certains propos, notamment sur la nature causale de ces relations, les ont approfondies (J. Goody 1977/1979; 1986) ⁵.

Les développements historiques esquissés dans la seconde partie de cet essai doivent beaucoup à ses travaux. Auparavant, il convient de décrire quelques notions sémiotiques qui nous seront utiles par la suite.

2 R. Dasen (1987) donne une vue d'ensemble des recherches dans ces deux domaines.

3 L'ethnométhodologie de H. Garfinkel (1967) a posé ces problèmes de la manière la plus radicale. Des travaux de A. Cicourel et de M. de Certeau portent sur les rapports entre différents types de savoir.

4 Le programme de cette sociologie, qui se réfère d'ailleurs à la tradition de L. Wittgenstein, est formulé dans D. Bloor (1976/1982), et des travaux récents sont accessibles en français dans B. Latour (1985). Les travaux actuels de H. Garfinkel et de ses étudiants appartiennent à la même ligne.

5 Il y a bien entendu des relations entre ces divers travaux. Ainsi J. Goody a travaillé avec J. Cole et S. Scribner (1977), deux chercheurs en psychologie cognitive interculturelle qui ont également travaillé avec A. Cicourel et qui ont eu une influence en ethnométhodologie. De plus, J. Goody, en rejetant le rationalisme de L. Strauss et en plaidant pour les «petites» causes, a trouvé une lecture intéressée parmi les sociologues des sciences (par ex. B. Latour, 1985).

Quelques relations sémiotiques

Pour que puisse être étudiée la relation entre techniques de représentation et notions, il faut définir les relations sémiotiques à partir du signe en tant qu'objet signifiant matériel, puisque ce sont ses propriétés perceptuelles qui sont en cause.

Ce choix a un nombre de conséquences. Pour n'en nommer que deux: le postulat de l'immanentisme ne peut être maintenu et la sémiotique devient une science historique. Le postulat de l'immanentisme suppose en effet que l'ensemble des processus de sens se constituent à partir de (types de) signes et de leur combinatoire logique; ou du moins, peuvent-ils être traduits dans un tel paradigme. Tout en affirmant l'utilité de telles traductions à des fins d'élucidation, il faut souligner que les processus de sens ne sont pas traduisibles de manière exhaustive. D'une part, aucune interprétation ne saurait être complète⁶ et une telle transcription est une interprétation. D'autre part, l'histoire de ce processus révèle qu'un tel postulat ne put être introduit que lorsque certaines conditions sémiotiques furent remplies, en particulier l'écriture, conditions qui ne sont pas immanentes, au sens entendu dans le postulat.

Les mêmes raisons font que la sémiotique est une discipline historique: ce qui est un signe, les différences perceptuelles signifiantes, varient en nature selon l'époque et la culture. De même les pratiques associées avec ces signes (les manières de les lire, de les mettre en relations avec d'autres textes ou avec ce qu'ils signifient) varient historiquement, et leur variation est liée à l'histoire des signes, même s'il n'y a pas nécessairement développement synchronique. Finalement, les signes sont interprétés dans un savoir social, savoir qui englobe non seulement le savoir faire sémiotique, mais aussi le savoir sur le monde et les hommes d'une époque. L'histoire de la logique, la découverte d'opérations invariantes n'en est que plus surprenante. Il est d'ailleurs significatif à ce propos que la logique est issue d'un travail d'abstraction des couches de sens, de séparation des structures syntactiques des autres structures. Ce travail a requis un énorme effort d'objectivation que l'écriture a grandement aidé – avec un paradoxe pourtant: s'agissant de représenter des relations, la standardisation des signes logiques concerne plutôt leur disposition que leur forme spécifique, celle-ci pouvant varier d'un travail à l'autre, tandis que les applications visant à mathématiser des grandeurs et à en

6 L'impossibilité d'une interprétation exhaustive tient à la nature elliptique de toute formulation dans une langue. Cette limite est au cœur de l'ethnométhodologie, mais elle a été thématisée également sous d'autres formes, en particulier par J. Searle (J. Widmer, 1985).

découvrir les relations portent l'effort de standardisation sur la symbolisation de ces grandeurs⁷.

Signe et langue

La langue, au sens des linguistes, est une ressource culturelle qui permet de produire et de reconnaître des signes (phonèmes ou graphèmes) comme des réalisations de types de signes qui appartiennent à cette langue⁸. La langue est une ressource culturelle, au même titre que celles qui nous permettent de reconnaître un policier, un suicide ou une visite: une compétence de typification – avec ce trait particulier qu'elle sert d'échangeur, de stabilisateur et d'objectivation à toutes les typifications! La sémantique emprunte et transforme dans un échange continu le sens du monde qu'elle contribue à créer et à différencier, y compris d'elle-même. La langue a le même statut que d'autres ressources culturelles, mais elle présente une systématisme particulière ainsi qu'un pouvoir générateur hors du commun. Il n'y a pas d'autre ressource qui ait autant de flexibilité dans sa capacité de générer des séquences (syntaxe) ni dans sa capacité de redondance (métonymie de l'interprétation, en particulier du parler). De plus, elle est appliquée sur des artefacts, les signes, qui sont soumis à des normes et formes diverses. Nous verrons qu'elle a ainsi subi des modifications profondes, dues notamment à l'écriture et à l'orthographe.

Sens et signification

Nous nommerons l'interprétation d'un signe dans une langue sa *signification*. Par contre, l'interprétation d'un signe dans une énonciation sera appelée son sens. Jusque là, nous suivons la nomenclature d'O. Ducrot. Mais, le sens n'est pas conçu comme l'interprétation d'un énoncé seulement, ni même en incluant son co-texte ainsi que l'interprétation de ses déictiques. Le sens est l'interprétation des éléments précités ainsi que de tous les autres éléments de la situation

7 Le postulat de l'immanentisme a été discuté par rapport aux conditions d'énonciation dans J. Widmer (1983b, 1987). Les propriétés qui font d'une science humaine, une science historique, dans le sens donné à ce terme ici, sont discutées par Maynard et Wilson (1980). La possibilité que des invariants soient découverts est la possibilité d'une logique, non extensionnelle. Certains aspects préliminaires sont discutés dans Th. Wilson (1980) et J. Widmer (1983b).

8 Différents linguistes partagent cette manière de voir, par ex. L. J. Prieto (1975).

réelle qui contribuent au sens de l'énoncé. Ainsi, par exemple, l'énoncé «Montrez vos papiers»! a un sens différent lorsqu'il est prononcé par un acteur, un policier ou un employeur lors de l'embauche – bien qu'il soit possible que dans aucun cas n'apparaisse un «je» ou une expression équivalente.

Le sens entendu de cette manière est intrinsèquement indexical. Il faut entendre *indexical* dans un sens hérité de C. S. Peirce: la relation de contiguïté de l'énoncé avec des circonstances de son énonciation. Cette dépendance indexicale du sens implique aussi une direction communicative. Ce qui est dit est adressé à quelqu'un, comporte un modèle du destinataire et du destinataire – un peu comme un marteau comporte un modèle de la main dans son manche et un modèle des clous dans sa tête. Le sens est donc une sorte de mode d'emploi des signes, bien que le même emploi puisse être rempli par divers signes et qu'un même signe puisse avoir divers emplois. Les structures narratives de A. Greimas concernent cet aspect central du sens, même si son analyse oublie parfois de prêter toute l'attention voulue aux autres dimensions du sens et de sa représentation⁹.

Tout sens est donc inscrit dans un discours, dans une pratique. Cette pratique est déterminante pour la *pertinence* (L. J. Prieto, 1975), le «critère» qui permet de sélectionner parmi les significations possibles, celles qui «font sens». La pertinence est un aspect du symbole (au sens de Peirce) que nous nommerons *discours*, puisqu'il suppose et détermine les deux autres, l'index et l'icône.

L'icône et le médium

Nous maintiendrons le terme *icône* pour les aspects syntagmatiques du sens: la forme selon laquelle il se déploie dans le temps et dans l'espace. Cette forme est signifiée par la structure du texte, un peu comme la forme ronde (texte) signifie le cercle (discours)¹⁰ d'une manière qui rend difficile la distinction entre les deux si l'on ne considère qu'un dessin. Dès que l'on considère deux dessins différents qui représentent tous deux un cercle, l'unicité du sens fait apparaître la diversité des signifiants, des propriétés textuelles.

Il y a icône dès qu'il y a syntagme, une organisation séquentielle ou

9 J. Widmer (1987) développe sous un autre rapport les relations entre la sémiotique de A. Greimas et la sémiotique, au sens entendu ici.

10 Cette distinction est développée dans R. Arnheim (1974).

topologique des signes. Cette organisation peut être dite motivée ou arbitraire: un dessin de cercle sera dit une représentation motivée d'un ballon, tandis que le mot cercle en est une représentation arbitraire. Toutes deux sont cependant conventionnelles au sens où les deux formes de représentation supposent des règles sémiotiques et pratiques d'interprétation.

La réflexivité du signe

Dans le contexte de notre problématique, le fait saillant de ce rapprochement entre les textes écrits et les textes figuratifs réside dans la mise en relief de l'importance des formes d'inscription. Les technologies utilisées pour représenter des objets ne sont pas sans importance pour la sémiose dans la mesure où elles déterminent la manière dont sont représentés, rendus présents, les objets. Les textes sont ainsi un premier espace indexical: ils sont le lieu où apparaissent les objets représentés.

Ce lieu ou moment est d'ailleurs un phénomène pour les interprétants: lorsque dans une conversation il est dit «ce que vous venez de dire. . .» ou «ce n'est pas le moment de. . .» (J. Widmer, 1984), lorsque l'on reste avec le doigt sur un lieu du texte «regarde ce qu'il dit là», lorsque l'on consulte du doigt la carte topographique ou le schéma d'un moteur, il est patent que l'espace ou le temps organisés par les signes sont des espaces et des temps au sens propre, des objets qu'un index peut signifier pour comprendre, commenter ou interroger ce qui est dit. C'est le lieu premier auquel notre intelligence visuelle s'applique, que soient signifiées des lois mathématiques ou des listes d'achat.

L'organisation des signifiants, si souvent notée dans la tradition de R. Barthes, présente une organisation topologique (à la fois icône et accueil d'indexés) qu'il serait faux de séparer arbitrairement du signifié: cette organisation est «au service» du sens, ses effets, sa pertinence est dépendante du sens, en même temps qu'elle pourvoit à l'apparition du sens. Organisation matérielle de sons ou de graphismes, elle est généralement transparente au sens qu'elle transmet, et c'est un effort particulier qui nous permet de la concevoir dans sa fonction signifiante (distincte évidemment de la matière telle qu'elle est vue pour couper aux ciseaux, encore que cet aspect ne soit pas négligeable non plus; songeons aux rapports aux textes différents qu'impose l'emploi de papier ou d'une machine de traitement de texte). La notion de réflexivité du signe semble appropriée pour cet effet particulier, tant est proche l'analogie avec la réflexivité du sens des expressions déictiques (par ex. Fr. Récanati, 1979: 153-172). Cette réflexivité est au coeur des effets du médium,

puisque chaque médium implique une organisation matérielle particulière du signe.

L'organisation textuelle des signes n'influe pas seulement sur l'icône du sens par sa disposition, mais encore par nombre d'autres caractéristiques physiques: sa taille, sa maniabilité, sa capacité de reproduction et de stockage, sa disponibilité ou au contraire les contraintes qu'elle exerce sur la marche de l'écriture ou de la lecture, etc.

Parler de texte pour tous les signes sous leur aspect icônique peut paraître hasardeux. Un cadran de montre pourra ainsi être appelé un texte. Cet usage a pourtant l'avantage de montrer des ressemblances qui ne frappent pas d'ordinaire, et d'autre part, il oblige à formuler des différences qui semblent aller de soi. Par exemple, suffit-il que la ressource interprétative ne soit pas la langue pour ne plus parler de texte? Pourquoi ne pas parler de textes à propos des partitions musicales? C'est aussi sous l'aspect icônique que les déterminations techniques sont les plus visibles puisqu'elles concernent la visibilité du texte – même si elles touchent également les deux autres dimensions.

De même que la signification est l'interprétation d'un signe dans une langue, le genre est l'interprétation d'un texte dans une tradition littéraire, au sens large de ce terme (par ex. J. Bergmann, 1987), incluant non seulement des oeuvres ou des formes récurrentes d'échanges oraux, mais aussi des formulaires, des listes, des émissions télévisées, des répondeurs automatiques, etc. En un mot, toute forme de texte qui se donne comme telle en ce qu'elle implique une forme d'écoute, des propriétés modales et de cadre (au sens de Goffman, 1974), des relations typiques à d'autres textes, etc.

Texte, discours et médium

Le discours n'est pas le texte. Il en est le sens, bien que, comme nous l'avons dit, il permette et suppose l'intégration des icônes et indexes en chaque occasion. Le «même» discours peut être traduit d'un genre de texte à un autre. Ces traductions peuvent avoir des séquences convenues: la lecture publique d'un discours politique en vue de sa consignation dans le procès verbal, par exemple. Une telle séquence sera appelée *circulation* du discours, circulation qui s'appuie sur la circulation spécifique des textes: le texte original qui sera lu est voué à être détruit ou à rester privé, la lecture du texte est publique et unique, sa consignation dans le procès verbal en fait un texte stocké et relativement public. La reprise du discours sous forme

résumée dans les journaux serait une nouvelle étape du discours dans un nouveau genre de texte, avec une circulation propre.

C'est dans le discours que peut s'évaluer la manière dont un texte se situe par rapport à un autre: en le citant, en s'y insérant (comme exemple, comme référence, etc.), en cherchant à en provoquer d'autres etc. Non seulement le discours montre que le texte se situe par rapport à d'autres textes, mais il montre comment il se situe par rapport aux discours de ces autres textes: pour s'y fonder, se garantir, s'y refléter, les transcrire, les résumer, etc.

Le texte comporte souvent, mais pas toujours, des marques indiquant ses relations à d'autres textes¹¹. Certaines propriétés du texte sont cependant décisives pour les propriétés du discours, notamment la présentation (ce qui est rendu visible et comment) et sa circulation. Ainsi, une fresque est un texte vers lequel il faut aller pour qu'il puisse être interprété, tandis que la télévision vient «chez nous». Parler de «mass média» dans les deux cas est un abus des mots, car la fresque peut provoquer un rassemblement, ou le suppose, tandis que la télévision suppose l'isolement réciproque des récepteurs. Le motif de la fresque est en relation avec le caractère du lieu. Tel n'est pas le cas de la télévision. Il y a une place pour l'appareil de télévision, mais pas pour telle émission. Dans les deux cas, il s'agit de médias, mais il ne peut s'agir de masse dans les deux cas et le rapport entre texte et discours est lui aussi fondamentalement différent.

Cet exemple indique qu'il y a parfois des relations entre la technique de présentation utilisée, les pratiques qui lui sont associées et ce qui est présenté, le discours. Si nous appelons *médium* une technique de présentation et les pratiques qui lui sont associées, cet exemple montre qu'il y a des relations entre médium et discours, ou, comme nous avons vu plus haut, qu'il y a des relations entre médium et certaines propriétés cognitives et institutionnelles.

La conjonction technique de présentation et pratiques est à entendre au sens où les pratiques sont déterminantes pour la définition du médium. Ainsi la même technique d'écran utilisée comme télévision, comme dispositif clos pour la surveillance ou comme écran de visualisation pour les ordinateurs correspond à trois médias différents. A l'inverse, l'introduction de normes de haute résolution pour les écrans de télévision ne provoquera sans doute pas un nouveau médium.

L'introduction du terme médium n'explique pas la relation entre texte et

11 Ainsi le titre d'un article dans un journal «Kaspar chez les Soviets» renvoie au «Tintin chez les Soviets» sans qu'une marque particulière puisse être repérée. Son efficacité tient au rapprochement générique (il s'agit de titres) et au choix insolite du nom: Kaspar Villiger, récemment promu conseiller fédéral, n'est pas (encore) connu par son prénom.

technique de présentation. Cette relation peut porter sur tous les aspects du sens: sur les indices, les icônes et le symbole. Elle peut être due à diverses propriétés du texte: ses propriétés techniques de visibilité ou de maniabilité, sa densité «multi-médiatique» (concerne plusieurs sens), sa circulation, ses possibilités de stockage, ses relations indexicales à des corps ou à des objets, etc. Cette relation est donc très ouverte: il est possible de donner des exemples, mais il n'est pas possible de donner une liste des relations possibles. Ce serait d'ailleurs anticiper les découvertes à faire dans ce domaine, ou supposer connaître tout ce qui a été fait. La seconde partie de ce travail donnera quelques exemples de médias: comment des modifications dans les techniques de présentation ont permis de nouvelles pratiques, de nouveaux médias.

Parcours dans l'histoire des médias

L'introduction de l'écriture alphabétique fut pour notre civilisation le changement médiatique qui entraîna le plus de conséquences et qui fut à son tour l'objet de changements majeurs: de l'écriture sur rouleaux au traitement de texte en passant par le livre imprimé, de l'introduction de l'alphabet à celle de l'orthographe. Mais la cartographie, les techniques de mesure, de recensement, de transcription de la musique, de représentation de l'image sont autant de transformations inscrites dans des pratiques diverses avec des conséquences parfois importantes pour la manière qu'ont eu les gens de se voir et de voir le monde dans lequel ils vivent.

Le bref parcours qui sera proposé ne prétend à une description exhaustive ni des médias ni de leurs conséquences. Il veut indiquer comment la sémiotique, dans le sens entendu ici, peut en révéler l'intérêt et l'importance. Partant, ce parcours évoque divers changements historiques dans les techniques de présentation en soulignant quelques unes de leurs conséquences institutionnelles et cognitives.

L'écriture

L'histoire de l'écriture connaît un intérêt récent, en particulier en France (par ex. H.-J. Martin, 1989), où l'approche de J. Goody trouva un terrain favorable, notamment dans la tradition de l'Ecole des Annales.

Il nous est très difficile d'imaginer une société sans écriture, et d'abord

parce que l'écriture n'a pas remplacé l'oral. Elle a rempli d'abord d'autres fonctions. Ce n'est que par la suite qu'elle a supplanté des formes plus directes, non tant de l'oral d'ailleurs que de diverses formes d'expériences.

a) Dimensions institutionnelles

L'écriture est aux rapports sociaux et aux formes de domination l'équivalent dans le domaine de la gestion des hommes de ce qu'est l'argent dans l'accumulation des ressources et donc de la domination de la nature. Des rapports sociaux basés sur la distanciation sont pratiquement impensables sans l'écriture car de tels rapports supposent une administration, et celle-ci suppose l'écriture pour les lois et d'abord pour les listes (J. Goody, 1977/79), en particulier les listes qui organisent la rentrée fiscale. Le fisc et l'écriture sont deux moyens privilégiés pour placer le pouvoir au-dessus des contingences spatio-temporelles des corps qu'il domine.

Qui dit relations sociales à distance dit généralement ville, et donc la différenciation entre centre et périphérie (A. Giddens, 1981:94–96), et dans ces centres des activités administratives, religieuses et commerciales. Ces dernières seront d'ailleurs centrales pour l'évolution de l'écriture, en particulier pour l'écriture alphabétique. Autrement dit, l'écriture permet d'abord de former des «textes» au sens propre, un objet de signes présentant le langage et donc la pensée comme objet, comme son propre index, indépendant de l'index physique, local et temporel d'un corps. Le fait que le texte puisse se déplacer indépendamment d'un corps, propriété dont la lettre tire tout le profit, n'est pas un intérêt premier de l'écriture. D'ailleurs longtemps encore, même après l'invention des postes, les lettres seront envoyées avec un courrier, donc liées à un index corporel. Les lois, l'histoire et les comptes, voilà l'intérêt premier de l'écriture: elle permet la gestion des corps et des biens par la gestion de leur simulacre, des signes qui les signifient. L'écriture a partie liée avec la formation de l'Etat et sa sacralisation ¹².

12 E. Kantorowicz (1957/88) retrace la formation de l'idée des deux corps du roi, l'un corruptible l'autre non, et les relations entre cette idée et la sacralisation de l'Etat. Il est intéressant de noter que chaque étape de ce développement correspond à un nouveau rapport texte/corps: au XI^{ème} siècle cette idée se développe sur la double nature du Christ (index corporel soutenu par les textes théologiques), dans les deux siècles suivants s'opère un glissement vers le droit et le roi (index corporel) devient sacré en tant que premier des juges, au XIII^{ème} siècle enfin s'opère la sacralisation de l'Eglise, comme corps mystique du Christ auquel correspond le corps mystique de la république dont la tête est le roi, avec son double corps, l'un mortel, l'autre sacré. Cette mise en place de la sacralisation de l'Etat par la sacralisation de son corps et

Ces points ne peuvent être poursuivis ici. Il suffit de remarquer que si l'argent, en permettant l'accumulation de biens, a joué un rôle indispensable dans la maîtrise de la nature, l'écriture a joué un rôle semblable dans la maîtrise des hommes par les hommes: elle a permis non seulement leur administration, elle a aussi permis l'absolutisme et la démocratie. Les transformations ultérieures de l'écriture en feront une ressource indispensable pour la maîtrise de la nature, tant est centrale sa fonction dans le développement des sciences naturelles.

b) Dimensions cognitives et épistémologiques

Le rôle de l'écriture au plan cognitif est tout aussi central. Déjà la simple confection de listes a permis une série importante de transformations. Elle a favorisé la standardisation des définitions par leur délimitation réciproque. Elle a donc favorisé la différenciation, un processus central dans l'organisation du savoir (l'accommodation, au sens de J. Piaget), s'il est permis de généraliser de l'ontogenèse à la phylogenèse. Elle a aussi favorisé l'intégration de ce savoir (l'assimilation), en supposant l'application d'une règle d'exhaustivité grâce au principe d'unicité (un mot dénote une classe d'objets) (J. Goody, 1977/79: 176). La liste favorise l'application de règles métaphoriques, par l'arrangement hiérarchisé des listes. Des règles arbitraires également. Ainsi apparurent les premières listes arrangées selon un ordre quasi-alphabétique, apparemment à des fins scolaires.

L'écriture permet un nouveau rapport au temps. La mémoire venait de découvrir un concurrent. La stricte répétition devenait un phénomène, une norme possible. Mais non seulement la chronique permet-elle de maîtriser mieux le passé, la décontextualisation permet de s'abstraire du présent, et

de sa tête est une opération dans l'imaginaire (C. Castoriadis, 1975) qui constitue des indexes imaginaires qui légitiment et sacralisent des indexes réelles par le pouvoir de transsubstantiation de l'écriture en tant que plaque tournante entre les deux types d'indexes. Le fait que cette sacralité ne fut jamais entièrement crue (A. Boureau, 1988, M. Sot, 1989) ne contredit pas nécessairement l'hypothèse du rôle de l'écriture. Elle la corrobore même si l'on considère que cette sacralisation doit sa réussite à ce que l'écriture est elle-même réservée, un fait que l'Eglise a très bien reconnu puisque non seulement elle n'enseigne pas l'écriture mais maintint longtemps les textes sacrés dans une langue réservée, le latin. Nous verrons que cette réserve ne réussira que partiellement. Si les mesures prises sur la langue (l'invention de l'orthographe des langues vulgaires) réussit à empêcher certains effets «démocratisants» de l'imprimerie, elle ne put empêcher une différenciation sociale fatale, la constitution des savants, une différenciation qui fut même fatale à l'Eglise, puisqu'elle lui pose le problème du rapport entre théologiens et hiérarchie dogmatique.

différents genres, en particulier la liste, permettent d'organiser le futur. D'ailleurs, l'écriture ne permet pas seulement l'objectivation du temps, elle s'y réfère également. Ainsi, la plupart des civilisations urbaines, les empires historiques, ont développé un calendrier qui objective leur parcours dans le temps, le fondant non seulement sur les dieux, mais souvent aussi sur des observations cosmologiques. Un totémisme fondé sur l'arbitraire plutôt que sur la similitude était né ¹³.

Au rang des premiers usages de l'écriture, le genre de la liste est fondamental dans ses usages pratiques et dans les potentialités qu'il offre pour un développement des activités métalinguistiques portant tant sur le langage que sur l'ontologie. En distinguant l'ordre de la langue de celui du sens, le mouvement inverse devient également possible, la logique et l'ontologie. Cette distance fonde notamment la différenciation longtemps centrale entre savoirs pratiques et théoriques, savoirs formels et informels. L'écriture permet l'objectivation du savoir, mais aussi celle des procédures qui l'établissent, et donc leur contrôle formel. Les algorithmes ne renvoient à aucun autre déictique que celui qui est reproduit dans le texte. Ainsi, la rupture rendue possible par l'écriture n'est pas seulement cognitive, elle est aussi épistémologique puisque le texte devient un objet d'étude pour lui-même, et la science moderne procédera sur ce terrain: la substitution de la nature par des signes qui la représentent.

L'écriture permet de faire abstraction des déictiques hors du texte, mais son usage reste à divers titres lié à des déictiques, en particulier à un espace et à l'autorité.

Le livre et l'imprimerie

Le passage du rouleau au livre (le codex plié) a lieu entre le premier et le quatrième siècle (J. Glénisson, 1988). Plus maniable, le codex est susceptible d'une lecture privée. Ce premier pas vers l'émancipation du lecteur sera suivi d'autres. Aux huitième et neuvième siècles apparaissent les lettres minuscules liées. Elles permettent de copier plus rapidement et de gagner de la surface de

13 Il est frappant de constater que les oeuvres littéraires mettent à profit ces mêmes propriétés cognitives de décontextualisation par rapport à l'énonciation (poésie) ou l'organisation de cette énonciation (théâtre), la maîtrise du temps (récits épiques) et les transformations (drame). Cette observation permettrait d'étendre l'hypothèse de M. Baxandall (1981) selon laquelle l'art se sert à des fins de distraction des mêmes opérations qui sont communes à la classe qui le supporte.

parchemin. La baisse du prix du papier dans les siècles suivants permettra une multiplication accrue des livres.

Cet engouement médiéval pour le livre n'est pas seulement quantitatif. L'image fait partie du livre médiéval et le son aussi apparaît très tôt. Dès le neuvième siècle, des poèmes sont accompagnés de neumes, ancêtres de nos notes de musique.

L'invention de l'imprimerie et de la technique de l'eau-forte ne seront dans cette perspective qu'un pas de plus. Et pourtant, elle fut contemporaine d'une véritable mutation de la culture, mutation vers une culture qui a son propre développement pour objectif et la capitalisation comme moteur. Ce n'est certes pas le lieu de tenter une description même générale des processus qui ont leur origine à la Renaissance. Il s'agit plutôt de souligner en quoi le développement des techniques d'inscription participe à ce vaste mouvement.

a) Effets sociaux

Avec l'imprimerie, le livre est sorti des bibliothèques. Il devient le véhicule d'un savoir qu'il est possible de s'approprier individuellement. Le potentiel de cet élargissement de la circulation des textes était allié à l'expansion des langues vernaculaires. Autour de 1500, un tiers des ouvrages étaient publiés en langue vulgaire, ouvrages de vulgarisation qui avaient pour effet notamment de rendre prêtres et médecins sinon superflus, du moins en concurrence avec d'autres sources de savoir.

Ce succès fut rapidement limité par deux mesures. La mise à l'index est la mesure qui nous vient immédiatement à l'esprit. Une autre cependant fut plus efficace et fait peser son poids jusqu'à nos jours: la suppression des langues vernaculaires par des langues d'Etat, langues munies d'une orthographe, aussi arbitraire que sélective (I. Illich, 1981: 37-90)¹⁴. Cette mesure, en soi inutile puisqu'il est parfaitement possible de lire un texte si l'on ne connaît que l'alphabet, rétablit la hiérarchie du savoir en refoulant le commun dans l'ignorance en même temps qu'elle donne au nouveau pouvoir séculier, l'Etat nation moderne, une assise culturelle, une image «d'organisme agressivement productif» (I. Illich, 1981: 55), dont il ne se départira pas.

Les limitations introduites d'emblée au couple imprimerie et langue verna-

¹⁴ Le caractère inutile de l'orthographe actuelle est très fréquemment reconnu aujourd'hui, moins fréquemment est mise en doute l'utilité même d'une orthographe. Et pourtant, la Suisse allemande actuelle la dénie par les faits: nombreux sont les écrits publics et privés des dialectes en l'absence de toute orthographe.

culaire firent de l'écriture à nouveau le privilège de ceux qui savent, réservant le savoir légitime non plus à ceux qui savent lire la langue (jadis le latin) mais à ceux qui savent l'écrire. La vulgarisation scientifique restera néanmoins une part intégrante, même si elle est souvent méprisée, de l'activité scientifique. Ainsi nous voyons les pratiques limiter les possibilités sociales d'une technologie, l'empêchant de développer toutes ces possibilités médiatiques. Ces possibilités seront rétablies à grand frais par la scolarité obligatoire au XIX^{ème} siècle, lorsque l'industrialisation demandera une main d'oeuvre qualifiée. Dès lors, les formes de légitimation du pouvoir devront s'accommoder des conditions que lui offre l'essor industriel, conditions qui ont conduit à ce qu'il est convenu d'appeler sécularisation, avec une teinte de regret qui ne dit pas son objet.

b) Effets culturels

La Renaissance fut caractérisée notamment par un essor considérable de l'observation scientifique et en particulier des instruments d'observation. Cet essor n'aurait cependant eu que peu d'effets, s'il n'avait été accompagné de la possibilité de se communiquer ces observations fidèlement, d'un outil qui garantit mobilité et immuabilité des résultats (B. Latour, 1985: 4-30), et partant leur stockage, leur échange et leur référentialité.

La référentialité est une forme de relation entre discours. Dire que le discours scientifique a gagné en référentialité n'est donc pas impliquer qu'il n'y aurait pas eu de références dans la langue avant l'imprimerie. Par référentialité il faut entendre une lecture attentive à examiner si le discours est vrai ou faux plutôt que authentique ou apocryphe, orthodoxe ou hétérodoxe, attentions qui privilégient la relation intertextuelle de comparaison et d'allégeance. La référentialité privilégie la relation entre texte et observations, relation qui resta longtemps encore liée à l'index du témoin et de son récit – une façon d'ancrer un texte dans un texte incorporé. La référence au temps de l'horloge, en tant que composante du texte d'observation est dans cette perspective un pas important, puisqu'elle permet d'ancrer un nouveau texte dans un texte d'origine indexé mais non corporel. Nous y reviendrons. Ce nouvel effet discursif va naturellement de pair avec la perte de contrôle de l'autorité sur les textes.

Le stockage est lié à une autre propriété des textes: leur immuabilité, le fait que le support de la communication garantisse la possibilité d'une lecture «identique». Cette possibilité n'est cependant réelle que si s'opèrent d'autres

transformations culturelles. Parmi elles, principalement la perspective, une véritable «rationalisation du regard» (W. Ivins, 1985): elle permet de présenter le même objet sous différents angles (en sauvegardant les invariants internes de l'objet tout en modifiant ses relations externes), remanier l'image à l'aune du modèle, faire circuler ces images, les accumuler enfin. La perspective offre une homogénéité de l'espace, un lieu commun à tous les objets représentés. L'invention de l'eau forte à la fin du XVème siècle permettra ensuite de reproduire des espaces géométriques avec la même fidélité que le texte imprimé.

Il va de soi que plusieurs siècles se sont écoulés entre la diffusion de l'imprimerie et la mise au point des règles de représentation. Ce furent d'abord des textes anciens qui furent imprimés, généralement en latin. Ce qui est nouveau, comme le souligne E. Eisenstein (1979) qui a remarquablement renouvelé les arguments concernant les effets de l'écriture, c'est que désormais des textes de diverses époques peuvent être comparés, leurs contradictions devenir apparentes et des solutions nouvelles imaginées. D'une certaine façon, l'exactitude a glissé du médium vers le message (B. Latour, 1985:14). Et c'est là sans doute l'un des effets centraux de l'imprimerie: elle ne permet pas seulement de «stocker» le monde sous forme de textes et de cartes, elle permet de produire de nouveaux textes à partir de la comparaison d'anciens. L'échange de textes prend ainsi un tour tout à fait différent puisqu'il s'inscrit non plus dans une circulation de la répétition du même, mais dans la production d'un savoir nouveau.

Conclusions

Au cours de la Renaissance, les possibilités des nouvelles techniques ne sont plus seulement développées, des techniques nouvelles sont développées pour leurs conséquences, précédant ainsi le mouvement analogue dans le domaine de l'appareil de production économique. Que l'on songe par exemple au développement de la cartographie (S. Mukerji, 1985), du dessin technique (E. E. Ferguson, 1985), ou au développement constant de la représentation du temps (D. S. Landes, 1987), toutes techniques de représentation au service de la production de nouveaux textes, véritable capitalisation productive: des textes produits pour produire de nouveaux textes, une circulation du discours qui ne semble limitée plus que par la capacité de circuler des textes.

Il est bien connu qu'un énoncé est dit scientifique notamment lorsque les

déictiques qu'il contient peuvent être ramenés au temps d'une horloge et aux coordonnées d'une carte. Même si cette vue est schématique, il reste que l'horloge au moins est présente dans toute observation. Il est bon d'observer que le cadran comporte les avantages d'un texte qui serait en mouvement, du moins dès que fut inventé le mécanisme à ressort. L'aiguille ne remplace pas seulement le soleil pour des raisons pratiques. Elle renferme la montre sur elle-même, la rendant indépendante de tout index, elle a son propre index et ne peut plus être comparée qu'à d'autres montres. Toute mention de l'heure est donc une forme particulière de citation dont la forme n'est pas marquée comme directe, indirecte, indirecte libre, simplement parce qu'il s'agit d'un texte sans énonciateur. C'est un texte qui se produit lui-même.

L'importance du temps pour la société moderne fut devinée depuis longtemps. K. Marx en faisait la clé de la transformation de l'effort en travail salarié, L. Mumford le place au coeur du développement propre de la société moderne. En termes contemporains, le passage de l'horloge solaire ou simplement du repère solaire à la montre équivaut au passage d'un temps écologique à un temps abstrait, standardisé, mesure de tous les temps réels et donc en quelque sorte leur modèle. Le temps des choses est devenu aussi difficile à penser que l'est un espace non euclidien.

Les technologies du temps sont en quelque sorte des exemples paradigmatiques de l'histoire des technologies de présentation: la substitution des index corporels par des index textuels¹⁵, maîtrisés et productifs de changement – mais aussi exclusion des index corporels et matériels, de leur transformation et de leur mort.

Ouvrages mentionnés

Arnheim, R. (1974): *Art and visual perception*, Berkeley, University of California (éd. revue et augmentée).

Baxandall, M. (1981): *L'oeil du quattrocento*, in: *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, no. 40: 10–50.

- 15 Il est intéressant de noter que des problèmes apparemment liés on ne peut plus étroitement aux corps tels que le sexe, la race ou la langue ont donné lieu à un traitement statistique des gens, traitement qui ne retient d'eux que ces caractéristiques, autrement dit, les traite de manière abstraite. Au fichier contenant des noms de personnes, fichier associé à la domination des corps, se substitue la figure statistique décrivant les relations numériques entre catégories de gens. Du même coup, les espaces dans lesquels ces gens sont pensés ne sont pas les espaces de leurs pratiques, mais quelques propriétés de ces espaces: leur fonction, revenu ou pouvoir.

- Bergmann, J. R. (1987): *Klatsch. Zur Sozialform der diskreten Indiskretion*, Berlin
- Bloor, D. (1976/82): *Sociologie de la logique. Les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore no. 2.
- Boureau, A. (1988): *Le Simple Corps du roi. L'impossible sacralité des souverains français, XVIème-XVIIème siècle*, Paris
- Castoriadis, C. (1975): *L'institution imaginaire de la société*, Paris
- Cole, J. et Scribner, S. (1977): *Culture & Thought. A Psychological Introduction*, New York
- Dasen, R. (1987): *Savoirs quotidiens et éducation informelle*, Genève (Document de travail DPSF no. 2, Fac. de Psychologie et des Sciences de l'Education)
- Eisenstein, E. (1979): *The printing press as an agent of change*, Cambridge
- Ferguson, E. E. (1985): *La fondation des machines modernes*, in: *Culture Technique*, no. 14, pp. 182-207
- Garfinkel, H. (1967): *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs
- Glénisson, J. (1988): *Le livre au Moyen Age*, Presses du CNRS, Paris
- Goffman, E. (1974): *Frame Analysis*, Cambridge
- Goody, J. (1977/79): *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris (orig. anglais 1977)
- Goody, J. (1986): *La logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris
- Goody, J. et Watt, I. (1963): *The Consequences of Literacy*, in: *Comparative Studies in Society and History*, vol. 5 (1962-63) pp. 304-345
- Illich, I. (1981): *Le travail fantôme*, Paris
- Ivins, W. M. (1985): *La rationalisation du regard*, in: *Culture Technique*, no. 14, pp. 31-37
- Kantorowicz, E. (1957/1988): *Les deux corps du roi*. Trad. de l'anglais par J.-P. et N. Genet, Paris (orig. anglais 1957)
- Landes, D. S. (1987): *L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris
- Latour, B. (1985): *Les «vues» de l'esprit*, in: *Culture Technique*, no. 14, pp. 4-29
- Martin, H.-J. (1989): *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris
- Maynard, D. et Wilson, Th. (1980): *On the Reification of Social Structure*, in: *Current Perspectives in Social Theory*, vol. 1, pp. 287-322
- Mukerji, S. (1985): *Voir le pouvoir: La cartographie au début de l'Europe moderne*, in: *Culture Technique*, no. 14, pp. 208-223
- Prieto, L. J. (1975): *Pertinence et pratique*, Paris
- Récanati, Fr. (1979): *La transparence de l'énonciation*, Paris
- Sot, M. (1989): *Le roi ne meurt jamais*, in: *Le Monde*, 21 mars 1989, pp. 17-18 (compte rendu de E. Kantorowicz, 1957/88)
- Véron, E. (1988): *La sémiotique sociale*, Paris
- Widmer, J. (1983a): *Espace et redondance*, in: *Degrés*, Bruxelles, No. 35-36 (1983) pp. m¹⁻¹¹
- Widmer, J. (1983b): *Sens littéral et organisation sociale*, in: *Feuillets*, Fribourg, No. 5 (1983) pp. 13-18
- Widmer, J. (1984): *Thème et maintien de l'ordre*, in: *Feuillets*, Fribourg, No. 6 (1984) pp. 203-218
- Widmer, J. (1985): *Références et cadres de l'énonciation. Analyser Searle et une plaisanterie douteuse*, in: *Recherches en Linguistique Etrangère. Annales littéraires de l'Université de Besançon*, Paris (1985) pp. 159-183
- Widmer, J. (1987): *Quelques usages de l'âge: Explorations dans l'organisation du sens*, in: *Lexique*, Lille (France), vol. 5 (1987) pp. 197-227
- Wilson, Th. (1980): *Extensionalism, Reflexivity and Science* (Ms.)
- Wittgenstein, L. (1984): *Bemerkungen über die Philosophie der Psychologie*, Frankfurt

